



Z
O
N
E

F
R
A
N
C
H
E

2018 : no rehab

UNE CHRONIQUE DE JEAN-PIERRE CESCOSSE

Portraits/Miroirs

« Il n'est pas sûr que les inventions du miroir et du portrait nous aient rendu service, pour finir. Elles pourraient même avoir ouvert la boîte de Pandore, à en croire ceux qui, de La Rochefoucauld à Freud et de Benjamin Constant à Cioran, s'attachèrent à démasquer nos prétentions. Ce besoin de comprendre n'est peut-être qu'une forme terminale de névrose : nous étions plus faciles à satisfaire quand nous étions des animaux comme les autres. [...] Si les bêtes ne connaissent pas l'angoisse, juste la peur, c'est qu'elles ne s'analysent pas, qu'elles s'offrent sans réserve au monde. Il va nous falloir des millénaires avant de réapprendre à le faire¹. » C'est par ces lignes que Claude Arnaud clôt son imposante anthologie du portrait dans la littérature. On y retrouve avec plaisir l'essayiste vif et subtil de Chamfort (Laffont, 1988) et Proust contre Cocteau (Grasset, 2013). Ses commentaires et présentations nous éclairent, restituent habilement les contextes et les époques, sans nous écraser sous l'érudition. J'ignore toutefois si nous avons jamais été des bêtes « comme les autres » et à quel moment nous avons cessé de l'être (« apparition » du langage ?) ; je ne sais pas non plus s'il est vrai que les animaux n'éprouvent pas d'angoisse et jusqu'à quel point nous sommes fondés à affirmer, sans anthropomorphisme (pouvons-nous jamais en sortir ?), qu'ils ne « s'analysent » pas. Mais cela ne m'empêche pas de partager la stimulante perplexité qui s'exprime ici. Je me permets d'y ajouter une question : quand nous aurons réappris à nous offrir « sans réserve au monde », éprouverons-nous le besoin de faire le portrait de notre état sauvage flambant neuf ? La conscience humaine peut-elle cesser de se fasciner elle-même ? N'est-ce pas là son mode d'être, ce qui lui est propre ? Rendez-vous dans quelques millénaires.

En attendant d'avoir recouvré la « virginité » que Claude Arnaud, non sans une légère touche d'humour mélancolique, semble appeler de ses vœux, nous resterons
.....
1. Claude ARNAUD, *Portraits crachés. Un trésor littéraire de Montaigne à Houellebecq*, Bouquins / Robert Laffont, 2017.

confrontés à nos démons éculés : vanité, esprit grégaire, instinct de lucre et de gloire, fanfaronnades martiales, sexuelles ou socioprofessionnelles. Vieux miroir de nos errements, de notre errance. Mais le monde est aussi ce miroir toujours neuf, où nous ne nous laissons pas de chercher notre visage le plus véridique ou notre masque le plus seyant. Ou bien les noces étranges de ces deux fantômes. Dans le miroir, il y a aussi la multitude brumeuse de tous les visages humains.

Petits sangliers

Dans quelques lettres de jeunesse, Jenny von Westphalen appelle Karl Marx, son futur mari, « mon petit sanglier ». Si l'on en croit leur correspondance², le jeune Marx était possessif et jaloux. « Il m'arrive d'être souvent fort gaie et taquine, de plaisanter et de mener avec vivacité une conversation avec de parfaits étrangers – choses que je ne sais pas faire avec toi », lui écrit-elle avec une candeur cruelle ou faussement maladroite, peu propice, on l'imagine, à rassurer Karl.

Ne sommes-nous pas, nous aussi, des marcaffins aveuglés par les appels de phares féminins (si le déterminisme *hétéronormé* de cette épithète vous heurte, remplacez « féminins » par ce que vous voulez) ? On n'y comprend pas grand-chose, à ces signaux, si signaux il y a. Cela dit, derrière le tableau de bord, il n'est pas exclu qu'elles aussi fassent un peu n'importe quoi, juste pour tester la gamme des luminescences. Bref, la situation reste confuse. Visibilité moyenne. Même pour un type qui a écrit *Le Capital*.

Carte vitale

Bonjour, docteur, ça ne va pas mieux du tout : pas plus tard qu'hier, j'ai lu sept ou huit articles de Nuala O'Faolain³ dans la journée.

.....
2. Karl et Jenny MARX, *Lettres d'amour et de combat*, trad. de Jacques-Olivier Bégot, Payot & Rivages, 2013.
3. Nuala O'FAOLAIN, *Ce regard en arrière (et autres écrits journalistiques)*, trad. de Dominique Goy-Blanquet, Sabine Wespieser, 2011.



Il faut vraiment n'avoir rien d'autre à faire. Le soir même, harassé mais non rassasié, j'ai trouvé la force hideuse de déguster des pages entières de Roberto Calasso :

« *Stirner traite la philosophie (la philosophie la plus hardie) qui le précède comme Lautréamont traite la littérature des rebelles romantiques : en l'exaspérant pour la dissoudre. Ils sont tous deux poussés par le désir violent et impie de voir ce qu'il arrive si l'on prend en dérision toutes les règles. Évidemment presque rien, dans le sens où presque personne ne se rendit compte de ce qui était en train d'arriver. Mais le geste est resté. Après eux, une lésion fatale traversera toute philosophie, toute littérature⁴.* »

I said no no no (rehab)

Parmi les travers auxquels j'aurai succombé avec le plus de constance, il y aura eu lire. Si d'aventure il subsistait de jeunes exaltés tentés de me suivre sur cette pente, je m'emploierais à les en dissuader avec fermeté. Car il s'agit d'une terrible addiction. Elle ne s'est en rien atténuée depuis l'époque de mes 14 ans, où, dans la ferveur et l'innocence, j'effectuais mes premiers pas vers l'irréparable. Aucun traitement n'en est venu à bout. Malgré de brefs sursauts de sagesse, où j'entrevois l'absurdité et l'isolement inhérents à cette inclination, j'ai

toujours fini par rechuter. Je suis de cette poignée de malades que le département des études, de la prospective et des statistiques du ministère de la Culture regroupe sous l'appellation pompeuse, vaguement menaçante et grossièrement quantitative de « grands lecteurs » (plus de vingt livres par an, critère subtil). Depuis ce temps-là, peu de jours sans ouvrir un livre, sans que mes yeux se posent sur le peuple remuant des paragraphes, au cœur de la perte.

Lire est peut-être – avec le goût de la musique – l'une des rares passions qui ne s'étiolent pas ; l'unique maladie dont guérir paraît moins attirant que le contraire. J'ai ignoré les appels à la modération, dédaigné de rejoindre les Lecteurs Anonymes. Je ne me suis pas repenti. L'hébétude s'abat sur moi lorsque je pense à ces milliers d'heures perdues dans les livres, tandis qu'au-dehors mes semblables et l'existence raisonnable me tendaient les bras. Pour avoir refusé de les rejoindre, avili par l'orgueil et l'égoïsme, je me suis privé de meute. C'est ainsi. Il est trop tard pour m'amender, revenir sur mes pas, dans le doux printemps de la vie bonne. Je me demande si lire ne m'est pas devenu une sorte de besoin organique ; un besoin de l'âme, si l'âme est organique. *Il aurait fallu ne pas commencer.*

.....
4. Roberto CALASSO, *La Littérature et les dieux*, trad. de Jean-Paul Manganaro, Gallimard, 2002.